

Mais sa force d'âme reprenant le dessus, elle se roidit contre l'adversité et, sous l'empire d'une impulsion nerveuse instantanée, elle vaque avec un sang froid effrayant aux douloureuses opérations que nécessitent les exigences de son inavouable et triste position.

Mais à peine a-t-elle tant bien que mal installé son époux, qui ne tient encore à la vie que par un bien faible souffle, qu'un cavalier, enveloppé dans des tourbillons de poussière et dont la monture ruisselle d'écume, s'arrête à sa porte. Il est porteur d'une dépêche.

Ciel ! Ciel impitoyable, est-il possible ? Son fils !... oui, son fils est mort, tombé en brave au champ d'honneur !

C'en est fait, cette fois. La pauvre mère s'affaisse ; on la relève : à peine peut-elle saisir, de l'œil indifférent et troublé que la douleur égare, les derniers adieux de son époux.

Deux jours plus tard, on enlève le cadavre de sa vue pour le porter au cimetière.

Le double coup a été trop violent : la pauvre mère est folle.

Une Sœur de Charité est appelée à son chevet. Les larmes aux yeux à la vue de tant d'affliction, la bonne religieuse ne la quitte jamais. Elle la veille la nuit, elle la surveille le jour.

Enfin, après deux jours entiers d'une surexcitation mentale qui dépasse le délire, la malheureuse semble prendre un peu de calme.

Assise sur son lit, elle paraît oublier momentanément sa douleur et tient en ses mains le Dieu crucifié.

Dissimulée dans l'ombre des rideaux, la jeune nonne contemple avec une religieuse admiration ce visage noble et calme, portant incrusté en lui le stigmate de la douleur.

Mais soudain, assaillie par le cruel ressouvenir de la réalité, la malade pousse un cri et, comme frappée d'un coup de foudre, retombe lourdement sur elle-même.

La religieuse se précipite à son secours. Leurs yeux se rencontrent... et toutes deux s'arrêtent interdites...

— Ma fille ! s'écrie la malade dans une convulsion, et un étrange reflet illuminait son regard.

— Ma mère ! Ma mère ! me reconnaissez-vous ? enfin.

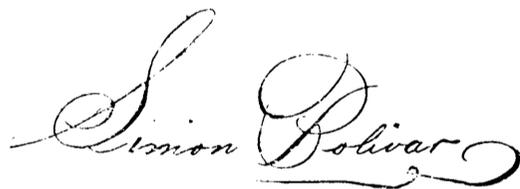
A ce moment, la mère enfonce sa tête dans l'oreiller et, avec un mouvement spontané d'espérance, pressa le Christ sur ses lèvres glacées.

La jeune fille s'élança, et des doigts crispés de sa mère retira le crucifix.

Il était

« tiède encore
« De son dernier SOUPIR. »

SOUPIRS ! SOUPIRS ! indestructible et vivante incarnation de l'humanité ; n'êtes-vous pas nécessaires à l'existence ? Sans vous la vie serait-elle bien la VIE ?



NOTES ET CROQUIS

Château de Farges, } Octobre 1891.
Ain, France }

Le château de Farges était, il y a quelques années à peine, la propriété de la famille de nobles, les de Lapeyrouse, alliés aux Montholon dont l'ancêtre, le comte de Montholon, suivit Napoléon à Sainte-Hélène et qu'une rumeur tend à faire passer pour l'auteur des *Mémoires* du grand captif. Même ce dernier était parrain de Madame de Lapeyrouse qui est née à Sainte-Hélène. Grâce à cette circonstance, la famille possédait de nombreux souvenirs se rattachant à l'existence intime de l'empereur. Entre autres nous mentionnerons le lit en fer où le héros rendit le dernier soupir, et plusieurs meubles en chêne antiques

que l'on gardait religieusement. Ces derniers rapelaient des événements ou des époques intéressantes. C'étaient des fragments d'histoire et mieux encore c'étaient des témoins, et ce qui les rendait précieux c'était la gloire dont les reflets éblouissants les avaient pour ainsi dire auréolés.

* *

Le château est situé à l'entrée du village, dans un endroit assez en relief, sur la pente d'un petit coteau, d'où il domine la vallée du Rhône à travers une énorme trouée de vert, comme entre l'écartement paisible d'épaisses tentures moirées.

Il n'a rien des anciens castels et le style des vieux manoirs n'a accroché à ses murs aucun de ses airs de hiboux. Il n'a pas pas non plus l'allure d'un geôle ou l'aspect farouche et belliqueux d'une place forte. Pas de créneaux, pas de bastions et pas de fenêtres grillées.

C'est une spacieuse demeure, sans morgue, sans défiance et sans menace, à la physionomie ouverte, sans toutefois avoir la gaieté et l'éclat des châteaux modernes où les frises et les dentelures, les nuances et les parures sont semées *largam manu*. Moins sombre et moins majestueuse que les maisons seigneuriales du temps féodaux et d'une apparence plus sobre et moins prétentieuse que les somptueuses constructions d'aujourd'hui, elle semble le produit d'une époque de transition dans l'architecture et dans les mœurs.

Il nous manque les archives pour nous faciliter notre tâche, mais en dépit de cette absence de renseignements précis, nous croyons pouvoir assurer que le château a dû être élevé alors que la royauté voyait l'apogée de sa gloire, sous Louis XIII ou sous Louis XIV.

C'est une masse de pierre aux pans solides et recouvert d'un crépit légèrement teinté de bleu ; les pignons sont très élancés, les cheminées grotesques, et à gauche une élégante tourelle, svelte et enlacée de lianes grimpantes, se dresse comme une vigie à l'avant-garde et couronne le château en le complétant.

Les fenêtres, au bas, sont larges et bien éclairées, mais en haut, par un caprice assez bizarre, elles sont taillées dans le style semi-gothique et les frises en bois sculpté qui encadrent le toit font un mélange d'architecture qui produit au premier abord une étrange impression, comme une envie de rire.

Mais il faut compter avec la restauration qui est souvent ignorante et aveugle, quand elle n'est pas sacrilège.

* *

Une vaste cour fermée par un mur fleuri de vignes vierges isole le château de la grande route. L'on y arrive par une lourde grille en fer s'ouvrant sur une allée vaste et sablée, bordée d'une double haie magnifique où le buis coudoie le fusain, où le vert tendre de celui-ci crie sa note aigüe à côté du vert sombre et luisant du houx railleur et perlé de baies de corail.

Cette haie nous accompagne jusqu'au porche surmonté d'un écusson où flamboie cette devise « Tu es un bon fils. »

Sur les côtés du château, des cimes chevelues d'arbres en pleine puissance écrasent la toiture, filtrent la lumière des jours brûlants et protégeant, comme des stores imperméables, contre les vents et les puits.

En arrière, les pièces larges et luxueuses donnent de plein pied sur une superbe terrasse en pierre et garnie de grillages et de rampes où s'accrochent des jasmins fatigués de fleurir. Elle s'appuie au château et surplombe le parc et la prairie dont la verdure encore printanière se déroule, avec des interruptions de boqueteaux et de taillis, jusqu'au Rhône qu'on ne voit pas mais dont un profond effondrement, entrevu là-bas, nous fait deviner la présence.

* *

De cette terrasse l'on commande vraiment une vue peu commune par le nombre et la magnificence des détails.

C'est comme une chanson des yeux et l'on a devant nous—nettement exprimée—la gamme de

toutes les nuances et de tous les tons. Les dièses et les bémols pourraient se trouver dans les teintes de transition, intermédiaires, indéfinies, et l'âme d'un artiste pourrait solfier une touchante symphonie devant cette délicieuse page de musique dont la variété des couleurs serait le doigté et où les ombres seraient des points d'orgue.

L'harmonie chromatique va au cœur comme un touchant refrain !

Quand le vent a chassé devant lui les strata brumeux qui vers l'aube montent des flancs obscurs de la montagne d'en face ou des rivages rhodaniens, ou que le soleil les a fondus sous l'ardeur de son rayonnement, c'est une de nos joies les mieux goûtées, que la contemplation des névés lointains baignés de rose et purs comme des lys.

L'autre côté de la vallée le sol fait un immense repli, pierreux et noir, à moitié nu et dépeigné, c'est la Vanache qui s'incline lentement vers Genève. Il se dresse devant nous un large pan de muraille invincible dont la sombre épaisseur nous prive d'un long lambeau taillé dans le bas du ciel.

La cime neigeuse du Mont-Blanc, à vastes facettes s'irisant de reflets diamantés, respire derrière cette affreuse ride terrestre, sourire qui l'éclaire et en corrige le deuil profond !

A quelque distance, à gauche, deux autres petits pics aigus, taillés en clochers d'église, penchés l'un vers l'autre, semblent deux innocences, deux virginités amoureuses prolongeant à l'infini, sous l'œil bleu du ciel, une causerie confidentielle.

A droite l'œil peut embrasser quelques uns des hauts sommets de la Savoie, massifs entassés comme dans une cohue de castels antiques et coupés d'escarpements inouïs où la pensée s'arrête comme au bord d'un abîme.



NOUVELLES A LA MAIN

En revenant de l'enterrement.

— Quelle inscription pourrais-je bien mettre sur la tombe de ma pauvre défunte épouse ?

— Les plus courtes sont toujours les meilleures. Mettez donc simplement : ENFIN !!

* *

Moses Cohen, (à son frère Samuel qui a tombé durant le dernier quadrille).—Tu es la honte de la famille ; toute la salle rit de toi.

Samuel.—Viens y voir, nigaud ! Je voulais m'assurer si c'était du vrai tapis de Turquie ; ça n'en est pas. Je n'épouserai pas cet fille-là. Tout le reste doit être comme le tapis : de l'imitation.

* *

Le financier X... montrait à un ami une magnifique maison qu'il vient de faire bâtir. Après avoir visité toutes les pièces :

— Remarquez, lui dit-il, cet escalier dérobé.

— Ah ! fait l'ami, il l'est, comme tout le reste de la maison.

* *

Dubedon rend malheureuse sa femme, une femme charmante et exquise.

— Voyons, lui dit un ami, c'est très mal. Tu lui dois la fortune, le bonheur... Tu ne sais pas tout ce que tu lui dois !...

— C'est vrai, fait Dubedon ; mais j'aime mieux mourir insolvable.

M. Albert Ferland, dont on a lu, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRE, les jolis écrits, est un artiste au talent qui promet. Il a dessiné, sur un vieux modèle, un excellent portrait de notre grand patriote Chénier. Ce crayon, fort bien réussi, est actuellement exposé dans les vitrines du journal *La Patrie*, de cette ville, où nombre de nos concitoyens l'ont déjà admiré. Nous en avons en main une bonne copie photographique qui donne du dessin la plus haute idée.